

1889

28 Février

1889

MAGASIN PITTORESQUE

PARAISANT LE 15 ET LE 30 DE CHAQUE MOIS

M. EUGÈNE BEST

ADMINISTRATEUR DÉLÉGUÉ

Auquel doivent être adressés toutes communications relatives au journal
et tous chèques et mandats-postes.

SOMMAIRE

Texte. — Alexandre Cabanel, par M. GERMAIN DELESSERT. — L'Aristotelia Maqui, par M. P. HARIOT. — Hygiène et Chauffage des voitures, par M. H. LEMAIRE. — Les Mémoires d'un moineau, nouvelle, par M. FERNAND BEISSIER. — Le Château de Chenonceaux, par M. CHARLES NORMAND. — L'Évacuation des blessés, par le D^r REIL-RACH. — Paris mélomane, par M. EUGÈNE LUBAC. — Sur le Coeloscope, par M. DUJARDIN-BEAUMETZ. — Le Meunier-Sculpteur, par M. JULES LAURENS.

Gravures. — Saint Louis en Égypte, par Alexandre Cabanel, gravé par THIRIAT. — Alexandre Cabanel, d'après une photographie. — Aristotelia Maqui, dessin de GOBIN. — Chauffage des voitures (5 gr.). — Le Château de Chenonceaux : Vue générale ; la Salle à manger, gravures de TILLY ; un Siège ancien, dessin de M^{lle} LANCELOT. — L'Évacuation des blessés (4 gr.), dessins de GERARDIN. — Coeloscope. — Le Meunier-Sculpteur (6 gr.), dessins de JULES LAURENS.

Les Éditeurs se réservent tous droits de traduction et de reproduction.

AVIS : Le *Magasin Pittoresque* ne peut répondre des dessins et manuscrits qui lui sont adressés.

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR UN AN

PARIS	10 FR.
DÉPARTEMENTS	12 FR.
UNION POSTALE	13 FR.

PRIX DU NUMÉRO

PARIS	0 FR. 50
DÉPARTEMENTS ET UNION POSTALE	0 FR. 60

On souscrit à Paris au Bureau du Journal, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 29; dans les Départements et à l'Étranger chez tous les Libraires.



ULTIMHEAT®
UNIVERSITY MUSEUM

de vos parents. Je veux seulement essayer de vous expliquer les manifestations de l'art aux différentes époques de son histoire afin de vous aider à en sentir, à en pénétrer les beautés. »

Cabanel n'a fait qu'appliquer les mêmes principes en inspirant à ses élèves l'amour du beau sous toutes ses formes, sous tous ses aspects, sans préférence d'école. Ce n'est pas la marque d'un médiocre esprit.

GERMAIN DELESSERT.

L'ARISTOTELIA MAQUI.

Sans aucun doute le divin Aristote ne s'est jamais douté que, deux mille années après sa mort, son nom serait invoqué dans la falsification des vins — non pas de Grèce — mais de France. Au Chili croit en abondance, au bord des torrents, le long des sentiers des bois ombragés, un arbre de 3 à 4 mètres de haut, dont les indigènes utilisent toutes les parties sous le nom de *Maqui*.

Les rameaux aux feuilles toujours vertes portent, à la fin du printemps, des fleurs en corymbes auxquelles succèdent des fruits qui, par la forme, rappellent ceux de la mure, rouges d'abord puis noirs. Ces fruits sont très recherchés dans leur pays d'origine : on en fait des confitures et des glaces ; mélangés avec des raisins on en fabrique un vin, paraît-il, exquis. Enfin, les Indiens de la



Aristotelia Maqui. — Dessin de Gobin.

région en préparent une eau-de-vie qu'ils apprécient infiniment et à laquelle ils donnent le nom de *Tucu*. L'écorce de cet arbre sert à confectionner des cordes et des liens ; le bois est sonore, fragile,

léger, durcissant avec le temps et est fréquemment employé pour la confection d'instruments de musique. Le *Maqui* est donc au Chili un arbre aux usages universels : on eût cru que cette lointaine région américaine l'aurait gardé pour elle, mais l'Europe, qui ne respecte rien, l'a, dit-on, tiré de son oubli pour le faire servir à des usages criminels.

Usages criminels ! rien, heureusement, ne paraît moins prouvé : pourquoi diable eût-on employé les baies noires et acidules de l'*Aristotelia*, alors que les baies du sureau, de la myrtille, du troëne, les pétales de la rose trémière se rencontrent partout autour de nous, sous la main des falsificateurs. Ces derniers, devons-nous l'avouer, sont trop intelligents : ils savent trop bien que sans aller chercher aussi loin, ils trouveront à leur portée tous les matériaux nécessaires à la fabrication de leurs horribles mixtures. Les expertises judiciaires, pour une fois d'accord avec le bon sens (*), ont démontré l'inanité de ces pseudosophistications exotiques.

Que nos lecteurs se rassurent : ils boiront longtemps — le plus longtemps possible, nous le leur souhaitons — du vin sans *Aristotelia*. Le seul conseil à leur donner, c'est d'introduire dans leurs parterres le *Maqui*, arbuste élégant qui n'est pas d'hier seulement dans nos cultures puisqu'en 1773 nos voisins d'outre-Manche le cultivaient et qu'en 1783, Dombey, l'illustre voyageur, en envoyait des graines qui arrivaient à fleurs et à fruits, à Monceau, dans les jardins du duc de Chartres.

P. HARIOT.

Attaché au laboratoire de botanique du Muséum.

HYGIÈNE ET CHAUFFAGE DES VOITURES.

Dans son récent article, sur les *Empoisonneurs inconnus* (**), M. Guignet signalait les dangers d'asphyxie qui résultent du chauffage imparfait des voitures de place. Ces dangers ont fait l'objet de diverses communications aux sociétés d'hygiène. Les chaufferettes employées étant alimentées par des briquettes et du charbon, l'oxyde de carbone provenant de la combustion se répand dans la voiture et peut incommoder gravement les voyageurs.

M. le Préfet de police, saisi de la question, ne pouvait, pour des raisons trop longues à relater ici, interdire le chauffage des voitures publiques par des briquettes de Paris. Il se borna à notifier au président de la chambre syndicale des loueurs et aux différentes compagnies, d'éviter ce mode de chauffage qui, en cas d'accident, les exposerait à des poursuites pour homicide par imprudence.

(*) M. Hariot fait allusion à la récente expertise à laquelle ont donné lieu des prélèvements faits sur 218 000 litres de vin arrivés à Dercy et qu'on avait soupçonnés, à tort, d'être colorés avec du *Maqui*.

(**) Voir le dernier numéro, page 46.

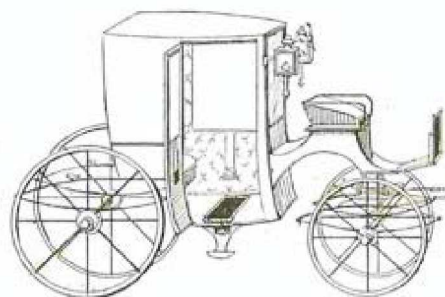


Plusieurs systèmes, dont la plupart ne seraient pas très coûteux et donneraient satisfaction au conseil d'hygiène et surtout aux voyageurs, ont alors été proposés pour répondre à la question qui s'imposait. Nous donnons ci-joint le dessin d'un de ces systèmes qui repose sur des données d'un haut intérêt scientifique. Il est dû à un ingénieur des plus distingués.

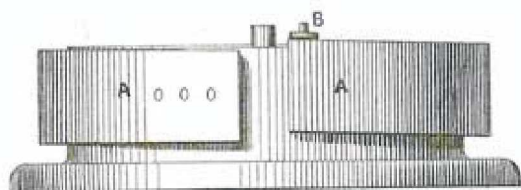
Ce type de chauffage consiste en un appareil mobile qui s'engage dans la double épaisseur du

Le foyer est placé sous le plancher de la voiture et les gaz se dégagent à l'air libre sans pouvoir pénétrer dans le compartiment et incommoder les voyageurs.

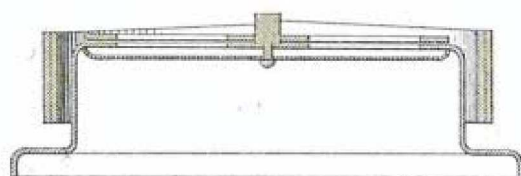
Ce qui rend surtout l'invention ingénieuse, c'est le réglage de la chaleur dégagée. Il est obtenu au moyen d'un régulateur automatique très simple, qui agit sur la cheminée de tirage, en règle le fonctionnement et permet de maintenir sur la plaque le degré de température que l'on désire.



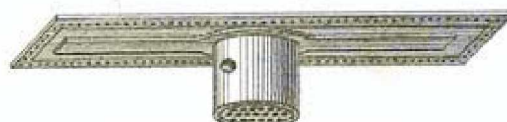
Voiture munie d'une chaufferette à thermo-syphon.



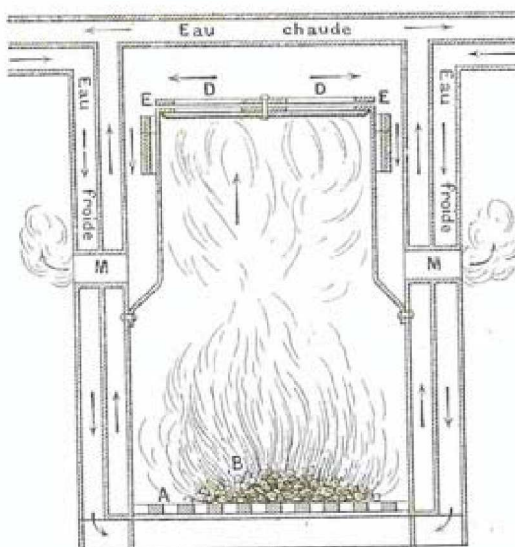
Élévation du régulateur automatique de la chaufferette.



Coupe verticale du régulateur automatique.



Vue d'ensemble de la chaufferette.



Coupe verticale de la chaufferette et du foyer.

A. Grille. — B. Foyer. — D. Orifices de la rosace ajourée par lesquels s'échappent les gaz de la combustion. — E. Spire en acier et cuivre faisant mouvoir la rosace mobile de fermeture des orifices. — M. Orifices d'échappement des gaz de la combustion.

plancher de la voiture, de manière que la surface supérieure de la chaufferette affleure le plancher. Un orifice creusé au centre de ce dernier, laisse passer à l'extérieur du véhicule le foyer adhérent à l'appareil.

Cette chaufferette n'est, en réalité, qu'une application du thermo-syphon, appareil qui, on le sait, permet à l'eau chauffée par un foyer de circuler en vertu de la loi des différences de densité produites par les différences de température. On comprend donc aisément que sous l'action de la chaleur émise par le foyer, l'eau froide de la bouillotte descende vers le foyer, et que les couches d'eau chaude remontent d'elles-mêmes, et nécessairement sous la plaque placée sous les pieds du voyageur. C'est donc un système de va-et-vient continu qui ramène à chaque instant une couche chaude en remplacement de celle qui a été refroidie à la périphérie par l'air ambiant.

Cette automaticité résulte de l'application d'un principe de physique bien connu, basé sur la dilatation différentielle de deux métaux.

On sait que le cuivre et l'acier possèdent des coefficients de dilatation différents.

En soudant à une rosace mobile et ajourée par les ouvertures de laquelle s'effectue le tirage, une lame de cuivre et d'acier en forme de spire, l'inventeur a obtenu un régulateur d'une action absolument automatique et d'une sensibilité parfaite sur le fonctionnement duquel voici quelques explications intéressantes :

Le coke de tourbe, placé dans le foyer étant allumé, les gaz de la combustion, consistant principalement en oxyde de carbone et acide carbonique, traversent les parties supérieures du foyer, où le combustible n'est pas encore allumé, passent à travers la rosace encore froide du régulateur, et se répandent dans l'air par la cheminée placée

hauteur du régulateur, sous le plancher de la voiture. Lorsque par suite de l'élévation de température du gaz de la combustion, la spire du régulateur s'est chauffée, les deux métaux, cuivre à l'intérieur et acier à l'extérieur, qui composent la spire se dilatent inégalement; le cuivre, dont le coefficient de dilatation est plus grand que celui de l'acier, se dilate plus que l'acier et comme il est placé à l'intérieur de la spire, celle-ci est forcée de s'ouvrir pour que l'allongement de la partie en cuivre puisse s'opérer. L'extrémité libre de la spire met en mouvement la rosace mobile dont les parties ajourées dans le sens du rayon se juxtaposent sur les parties fermées d'une rosace fixe. Et l'obturation se produit d'autant plus complète que la température est plus élevée. Lorsque l'obturation est complète, le tirage ne se faisant plus, la combustion est presque arrêtée et ne se produit plus que partiellement pour les motifs suivants: l'oxyde de carbone, plus léger que l'air, s'élève à la partie supérieure du foyer et empêche le combustible qui s'y trouve de brûler. L'acide carbonique plus lourd que l'air, descend par la grille et est remplacé par de l'air qui entretient une combustion lente dans la partie inférieure du foyer. Le régulateur fonctionne automatiquement et entretient le degré de chaleur correspondant aux dimensions qu'on lui a données.

Le combustible du bas du foyer brûle avec la vitesse voulue, de manière à maintenir toujours la même température dans le thermo-syphon; le combustible de la partie supérieure, entouré d'oxyde de carbone et de gaz sulfureux ne peut pas brûler.

Le liquide chauffé, qui est de l'eau additionné de glycérine, circule sous la surface supérieure de l'appareil dans des conduits qui ont environ deux millimètres d'épaisseur, refroidit et descend à la partie inférieure dans des conduits de même épaisseur. Ce liquide ne se renouvelle que tous les dix ou quinze jours. La chauffe-rette, en dehors du foyer, ne mesure pas plus de deux centimètres d'épaisseur, y compris l'épaisseur des plaques de métal qui la forment. Le foyer enfin, est un cylindre qui a quinze centimètres de diamètre externe et vingt centimètres de hauteur jusqu'à la chauffe-rette. Le combustible employé est du coke de tourbe à très bon marché, qui a une combustion égale et avec lequel le régulateur agit avec une grande précision. Avec une semblable chauffe-rette, la durée du chauffage est de plus de quinze heures et la dépense de cinq centimes par dix heures.

H. LEMAIRE.

Instruire une nation, c'est la civiliser; y éteindre les connaissances, c'est la ramener à l'état primitif de barbarie.

DIDEROT.

LES MÉMOIRES D'UN MOINEAU

NOUVELLE.

Je naquis un matin d'avril, alors que les fleurs s'ouvraient, et qu'à l'extrémité de chaque feuille verte perlait, au soleil, une goutte de rosée. Mes parents habitaient un vieux nid, bâti tout en haut des tours de Notre-Dame, entre les pattes d'un grand animal de pierre, dont la gueule ouverte semblait éternellement prête à dévorer quelque fantastique ennemi. Le soir, à la clarté des étoiles, il semblait revivre, et des lueurs étranges passaient, par instants, sur ses yeux ronds.

Mes parents n'étaient pas riches. Mon père était un simple moineau de Paris, ayant connu plus de jour sans pain que d'heures fortunées; malgré cela très philosophe et n'ayant rien perdu de la gaieté de sa jeunesse.

C'étaient d'ailleurs cette gaieté et ses chansons qui avaient séduit ma mère, et c'étaient elles encore qui, maintenant, lui faisaient passer sans trop de larmes les jours mauvais, les jours de pluie noire, quand, au-dessus de nous, par la gueule ouverte du grand animal de pierre, des torrents d'eau coulaient avec un bruit formidable. Ces jours-là, on se blottissait les uns contre les autres; on se serrait pour avoir plus chaud et aussi pour avoir moins faim, et on fermait les yeux jusqu'à ce que la pluie eût cessé et que le ciel fût redevenu bleu. Aussitôt après, si on ne pouvait descendre, on s'en allait dans quelque nid voisin emprunter un grain de mil ou une croûte de pain; et cela à charge de revanche. Plus on est pauvre, mieux l'on s'entraide. Mais souvent le nid voisin était logé à la même enseigne que le nôtre. Il fallait alors attendre jusqu'au lendemain et se remettre à dormir. Qui dort dine, dit le proverbe. Nous avons souvent diné de cette peu coûteuse mais par trop frugale façon.

J'atteignis ainsi mes premières plumes. Venu le dernier au nid paternel, j'étais le Benjamin de toute la famille. Ma mère me choyait du matin au soir, et je me laissais faire. Elle m'avait si souvent répété que j'étais joli et intelligent comme pas un, que j'avais fini par le croire. Hélas! je devais pas mal en rabattre par la suite.

Le jour où je pus voler tout seul, mon père me fit venir auprès de lui, et me tint à peu près ce langage: « Mon enfant, te voilà d'âge à gagner ta vie. C'est le lot commun ici-bas; et chaque grain de blé demande sa peine. Nous t'avons donné de bons exemples, du courage et du cœur. C'est tout ce que nous pouvions te donner. Veux-tu faire comme tes frères, travailler avec nous, sans autre ambition que notre vie tranquille et l'intimité douce du foyer commun? Préfères-tu aller au loin tenter la fortune? Choisis; tu es libre, en te rappelant toutefois que quelle que soit la route que l'on prenne, on doit la parcourir honnêtement. »

Ma décision fut vite prise. » Je partirai, répondit

